

LE BOEUF DANS LA CIVILISATION MAINGAUME

par Louis MOLIN

Si le zébu, le bœuf malgache, figure dans le blason de Madagascar
il semble n'être que tard venu dans la civilisation de l'île.

Qui qu'il puisse paraître, la vieille civilisation malgache ne con-
naissonait pas le bœuf. C'était d'abord une civilisation du végétal, civilisation
du bambou dans la forêt et sur ses lisières, civilisation du riz aussi, malgré les
aspects divers que la culture de cette plante peut prendre selon les régions et
les climats. Civilisation qui laisse peu de traces sur le sol et à peine davantage
dans le récit des hommes qui peuplèrent l'île pendant l'époque préhistorique qui
est encore à découvrir. Car ce que nous connaissons du passé, dont les Aepyornis
sortes d'oiseaux géantes et les Hippopotames moins étaient les contemporains,
est dérisoire et ce qu'en rapportent les légendes, insignifiantes.

Dans ces temps anciens, les Malgaches avaient créé un mode de vie
qu'ils perfectuaient sans cesse et enrichissaient par des inventions ou des
conquêtes nouvelles. De cette antique civilisation du végétal dont les étapes
nous paraissent fort enchevêtrées nous ne pouvons nous faire qu'une idée bien
imparfaite d'après les vestiges retrouvés et les survivances actuelles.

ORSTOM Fonds Documentaire

N° 9

22941

Cote :

B



Les anciennes habitations, en dehors des grottes et des abris sous roche devaient être soit en terre soit en matériaux végétaux. Les premières maison ou nottes de terre tranc house devaient ressembler à certaines constructions devenues très rares que l'on voit encore dans le Vakinankaratra, aux environs de Nanjakattapo ou à Anororo, au bord du lac Alaotra. Plus élaborées, elles devinrent des sortes de poteries creuses faites de masses de terre superposées au fur et à mesure qu'elles séchaient, selon une technique (gumim-tany) qui a laissé, entre autres, les admirables mureilles simples ou doubles de l'Imerina, tumehika. Les secondes étaient celles que l'on voit encore dans les provinces côtières : carcasse de bois, toiture de feuilles ou d'herbe, plancher, murs et cloisons en stipes et mâchis de palmiers, en tiges de cannes, en bambous entrelacés. Les portes elles-mêmes, à glissière, sont faites de panneaux végétaux.

Les premiers vêtements malgaches devaient être soit en vanneries de joncs, comme il s'en porte encore pour la pêche sur le lac Manihangalo, soit en écorces battues, funte, dans les zones forestières, soit encore de tissages solides en fibres de rapia, teintes ou non, en fils de soie grise (landy) des fastueuses togas (lambo) ou en coton, (haci), comme en fabriquent encore les femmes mbafali et karimbala.

La nourriture comportait les ignames, les taros (gnoclo), la patate, le maïs, le manioc, et surtout, partout où l'eau le permettait, le riz. Il pouvait être planté au bâton : vary tsokolo, sur brûlis dans la forêt, ou semé sur des étendues inondées probablement brûlées : vary hatafo, ou piétinées : yohony, ou bâchées : vao ana.

Les bambous et les coquillages marins fourraient les instruments de musique : tuyaux sonores comme les épouvantails betsimisaraka, les bambous frappés tsiretsika, les valihha ou citernes sur tuyau, bambou ou ronce raciné de rapia, les flutes, les conques ...

La religion antique célébrait auprès des stèles rustiques dressées ou l'enclos du dieu du ciel (Ranaheridratra), comme cérémonies des rituels des sacrifices, des offrandes de fruits et de miel ainsi que le sacrifice des coqs rouges et des poulets blancs. La divination se faisait par les mèves, par les graines ou par la visite aux sources sacrées. Les chalottes (mora) des guerriers étaient faites de dents de crocodiles. Les "vuit na" des martyrs étaient conservés dans des

... /

grottes ou des clairières de la forêt, abrités dans des cercueils en forme de pirogues doubles, l'une s'emboitant sur l'autre.

Aux mariages selon le proverbe malgache " on échangeait un crabe mâle contre un crabe femelle ", on laissait partir une fille pour gagner un gendre et en conclusion du contrat, la famille qui s'agrégait la bru remettait un arrière-train de mouton (vodi-ondry), à celle qui la lui donnait.

Car cette civilisation du végétal n'était pas végétarienne. Les anciens Malgaches pratiquaient la pêche, la chasse, l'élevage des poulets, des porcs, des moutons et des chèvres. Ils connaissaient aussi la forge et l'usage des métiers, bien que les cylindres et les pistons des soufflets verticaux fussent faits de bois. Ils saveaient distiller l'alcool (toaka mahery) avec des narmites de terre et des serpentins faits de tiges de graminées, barabata.

Pourtant cette civilisation traditionnelle n'atteignit sa plénitude que quand elle eut intégré le bœuf.

o

o



Où, quand, par qui, cet animal fut-il introduit dans l'île ?

Les réponses en sont conjecturales car, si certaines traditions lui font prendre pied dans le Bobaomby, région nommée "abondance de bœufs", à l'extrême pointe Nord, ce sont les peuples du Sud : Bara, Tandroy, Mahafaly, qui semblent lui avoir donné la plus grande place dans leur vie quotidienne.

Le nom malgache du zébu fut quelques temps hésitant : jamoka, jomoka, ombi, anombe, aombi, alors que le mot malais qui désigne les bovidés se dit lembu et qu'un prince célèbre des anciens ^{king} se nomma Ralambo ...

... / ...

... /

Les traditions rapportées par un document très volumineux, rédigé en malgache en 1850-1870 les Tantaran'ny Andriana (Histoire des Nobles), affirment que c'est Andrianjala, le père de ce prince qui, le premier, goûta la chair grillée des zébus sauvages et la déclara comestible. Ce fut une découverte si importante que Ralambo décida de créer un impôt sur chaque animal consommé. Cette sorte de taxe d'abattage était constituée de l'arribo-train (yodi-hempa) qui devait être porté au Palais. Il est impossible de dire qui inventa de domestiquer les bovins mais il revint au grand roi Andriamampoinimerina (décédé en 1810) non seulement d'organiser la garde des troupeaux royaux mais de décider de la découpe spéciale que porteraient sur oreilles les bœufs du souverain, (anby mananjara). Ce roi avait une telle affection pour l'un de ses turcots favoris nommé " Hangafona, rouge sanguin " qu'il désigna de ce nom la partie dont il rendit l'usage obligatoire pour les tractations de riz en grain sur les terres où s'exerçait son influence.

Si l'on remarque l'importance que le bœuf a prise dans la civilisation malgache traditionnelle on s'aperçoit qu'elle, ^{et} concordante à l'affermissement de la féodalité. Plus le bœuf prenait de place dans la civilisation, plus le pouvoir dont le roi jouissait devenait fort. Il y eut même une sorte de concordance systématique et étroite entre le souverain et certains bœufs à la robe rugueuse, comportant certaines taches blanches dont une sur le front grande comme une pilosse d'un théâtre, les " volevita ". Seuls, ces animaux étaient jugés convenables pour les sacrifices annuels de la Fête du Bain qui sacrifiaient le roi et lui assurait longue vie. À l'apogée de la puissance royale, le nom était devenu si prestigieux que l'on désignait le roi Andriamampoinimerina sous le vocable Gahibiharo : le taureau aux grands yeux.

En dehors de cette représentation très particulière du pouvoir royal dans la civilisation indrienne, compréhensible par le fait que tous les grands animaux avaient totalement disregard de l'homme quand le bœuf y fit son apparition, il avait pris également dans toutes les populations malgaches une valeur unique. Les bœufs avec leurs robes et leurs taches de couleur étaient en quelque sorte individuels. Comme les enfants, lors de la circoncision, à l'occasion de laquelle on perçait les lobes des oreilles des filles, les bœufs étaient intégrés au clan par les découpages qu'en leur faisaient aux oreilles. Ils faisaient partie de la famille.

... //.

... /

On avait de la peine à se séparer d'eux et l'on laissait mourir de vieillesse l'ancêtre du troupeau, johnony. La reine Ranavalona I^e n'eut-elle pas si profonde douleur de voir mourir certains de ses grands taureaux qu'elle ordonna de leur faire de véritables obsèques ? Et dans les provinces, quand pour conclure un mariage, il fallait remettre un certain nombre de bovidés dont une vache mûtre, le décharnement était presque aussi grand que dans la famille qui voyait partir la jeune épousée.

Un peu de décennies, les techniques d'élevage furent très satisfaisantes. Les Malgaches parvinrent obtenir de belles bêtes aux robes luisantes, aux bassets remplis et aux cornes décoratives. Marina et Betsileo étaient parvenus à engranger des " bœufs de fosse " épaisses, rozi-pafidy. Le seul souci majeur était non pas la sécheresse ou la maladie mais le vol.

Dans le Sud et dans l'Ouest principalement, les voies de bœufs étaient l'occasion de véritables prouesses et la façon officielle de se faire valoir aux yeux des belles et de leurs pères. Nul ne pouvait trouver faute s'il n'avait dérobé un nombre respectable de bœuf sa et ne savait empêcher ses rivaux de les lui revir. Plus simplement, au parc, les jeunes gens prouvaient leur endurance, leur force et leur agilité en luttant avec les bœufs qu'il fallait terrasser, tolon'omby.

0

0

0

L'introduction du zébu dans l'île eut de considérables retentissements.

La première conséquence, immédiate, fut sur le plan physiologique, l'amélioration de la ration alimentaire du peuple par un apport nouveau et relativement important de protides d'origine animale, presque uniquement par la viande plutôt que par le lait des vaches, puisque toutes, les populations du Sud savent exploiter, médiocrement d'ailleurs, cette ressource alimentaire. C'est là une explication, parmi d'autres que nous ne pouvons énumérer ici, de l'accroissement démographique, pendant les deux ou trois dernières années, des populations de l'île est principalement celles des Hautes Terres.

... /

D'autres conséquences furent mineures, comme celles qui obligèrent à prévoir, à proximité des villages, des parcs à bœufs, faits de pieux ou quand la bois manquait, faits de fonds circulaires, ou à comprendre dans l'enceinte du Palais royal d'Antohinanga, une fosse pour les bêtes du souverain.

Les conséquences les plus notables sont situées sur d'autres plans : géographique, social, économique, ou religieux.

La constitution de troupes pourraient se faire aux dépens des autres tribus, avec l'assentiment tacite ou exprimé du prince, par des coups de main, des razzias, qui rapportaient un butin important, non seulement en bœuf mais également en prisonniers qui devaient autant d'esclaves. Bien des compagnies militaires de la période royale eurent parmi leurs objectifs l'appropriation violente de troupes de bœufs. Ces expéditions de pillage aux dépens des voisins entraînaient des représailles et des vengeance et créaient sur les zones limitrophes des royaumes et des principautés un climat d'insécurité permanent.

Les bœufs, comme les esclaves, servaient de monnaie d'échange auprès des tribus de la côte pour se procurer toutes les marchandises importées et en particulier des armes à feu qui assuraient la suprématie politique. C'est à cause de ces armes que, sous Ranavalona II, fut instituée la Tunenarivo, une corvée spéciale des femmes célibataires qui devaient collecter le sang et l'urine de bœuf, liquides inispensables pour obtenir le sulphure servant à fabriquer la poudre.

Les bœufs donc, furent l'objet de troc et de vente et entrèrent tôt dans les circuits économiques internes de l'île et dans les transactions commerciales extérieures, mais leur importance s'accrut considérablement par l'utilisation de leur travail pour le piétinement des récoltes ou le feuillage du grain, pour le portage, puis au début du XIX^e siècle, pour la traction des charrettes et des machines agricoles (charrues, herbes, etc ...)

Pas contre, et ceci est le leur pasif, ils furent la cause ou le prétexte d'incendies déferlantes de brousse, au moins annuels. Le but de ces feux était de rejeunir les pâturages mais les conséquences en furent désastreuses. Non seulement il y eut un recul rapide de la forêt, la raréfaction du bois d'œuvre ou de chauffage dans de vastes régions des " Plateaux " et un aggrégatissement floristique marqué des

... / ...

... /

collines brûlées, mais l'intensification de l'écration par la destruction de la protection végétale, la constitution d'une croûte latéritique et l'apparition d'énormes arrachements, (lauhia), aux flancs des collines dont des pans entiers sont ainsi entraînés vers les basques vallées des fleuves qui s'ensemblent, et jusque dans la mer.

Malgré l'importance de ces faits sur le plan géographique, c'est sur le plan social et le plan religieux que l'introduction des bœufs dans l'île eut le plus de retentissement.

L'acquisition ou la constitution de grands troupes, représentant de grandes possibilités économiques et manifestant de grandes richesses dont l'importance psychologique d'passait infiniment leur valeur marchande contribua à une hiérarchisation de la société et consolida le système des castes qui fut institué dans le même temps que les zébus, domestiqués et mangés, prenaient leur place dans la civilisation indienne. Clivage social et clivage économique coïncidèrent.

Sur le plan religieux l'intégration fut complète et l'on peut dire que, dans l'île pallame, la bœuf vaut l'homme. Déjà, sous les anciens rois, les bœufs servaient de support aux échangées rituelles entre le souverain et son peuple. Toute l'année, les sujets devaient porter le yodi-hena, la tasse d'abattage, au Palais. En revanche, lors du Pembaoua, fête annuelle du souverain, des bœufs étaient distribués au peuple de façon à ce que tous en aient leur part.

Encore de nos jours, aucune circonstance importante de la vie rurale ne peut se passer sans le sacrifice d'un ou plusieurs bœufs, qu'il s'agisse de mariage, de réconciliation, d'un voeu prononcé à cause d'une maladie, qu'il faille se purifier de la transgression d'un interdit majeur ou qu'on veuille se délivrer d'un sortiment impécataire. Le culte des reines royales origine des bœufs qui soient sans défaut, à la robe choisie, les funérailles en nécessitant de plus communs unies dans ce cas l'eccliose entre le bœuf et l'humain va si loin que l'animal abattu est un taureau pour un homme, une vache pour une femme et un animal jeune pour un enfant.

... / ...

Le rôle du bœuf reste essentiel dans le culte des ancêtres qui baigne et lie ensemble tous les autres éléments hétérogènes de la religion traditionnelle si quelque que la moitié de la population pratique encore assidûment. Ces usages religieux changerait totalement d'aspect et de caractère si le sacrifice des bœufs venait, par impossible, à en être dissocié.

0

0 0

Si, connaissant le présent, nous mettons le bœuf dans les perspectives d'avenir de ce pays, nous devons constater que son prestige subsiste presque intact. On attache encore une valeur symbolique à certaines robes plus prisées que d'autres, et de nombreux propriétaires ne consentent point à voir paraître leurs bêtes des animaux dont la couleur ou les taches leur paraissent néfastes, fady. Les dimensions et la forme des cornes n'est pas indifférente et les découpures d'oreilles gardent toute leur valeur d'assomail même si les marques au fer rouge, obligatoires depuis longtemps, sont de plus en plus utilisées pour le marquage des animaux.

De même, l'importance sociale des troupeaux reste immense, engorgée même, car en bien des régions, davantage que les tambours considérés comme des marques extérieures de richesses, luren-kita ny fomba, ce sont les bœufs nombreux qui donnent leur poids et leur importance sociale aux familles et aux notables. Pour en accroître le nombre on renonce à tout, ce qui aide à dire que les bœufs empêchent la promotion et bloquent tout progrès car ils sont considérés comme la richesse par excellence, harizana. Richesse palpable, vivante, et dont la contemplation le soir, du haut d'un monticule, dans la lueur poussiéreuse soulevée par les troupeaux qui rentrent, remplit de satisfaction et de bonté. Sans eux, pas de mariages solides car les bœufs constituent l'essentiel de la dot ou du domaire qui scelle le contrat pas de cérémonies officiales, pas de rizières piétinées et transformées en boue liquide et féconde, pas de funérailles grandioses où les étoiles s'expriment et d'où elles reviennent roses... .

Mais à cause d'eux, pas d'élevation du niveau de vie et stagnation économique.

... / ...

Pourtant, de profondes transformations sont amorcées pour permettre une meilleure mise en valeur des richesses latentes du pays. Des mesures sont prises pour combattre les vols de bœufs qui constituaient une menace permanente pour la sécurité et la tranquillité affective de bien des villages et une contestation évidente de l'autorité publique qu'il convient de ne pas tolérer plus longtemps.

De lourdes peines frappent aussi désormais ceux qui délibérément exploient le feu pour nettoyer les collines et rejouir, en les appauvrisant, les herbes des pâturages. La protection des sols devient plus efficace, mais oblige à de nouvelles techniques. Elles doivent conduire à un élevage plus intensif qu'autrefois et surtout moins dispendieux pour le pays, à longue échéance.

Parmi les facteurs qui influent sur l'élevage, il faut enfin mentionner le Christianisme qui remplace très progressivement les croyances ancestrales ou les modifie au point de les rendre méconnaissables. Disons brièvement que cette religion désacralise le bœuf, le laïcise et non seulement, selon une formule imagee, le fait passer " de l'autel à l'étau " mais lui fait perdre cette équivalence avec l'homme dont nous avons cité plus haut l'existence. Dans l'optique chrétienne les bœufs ne devraient plus être que des animaux de boucherie. Ils ont cessé d'être les intermédiaires presque obligatoires entre les vivants et le monde invisible. Corne, besse, robe, n'ont plus d'importance. Tout au plus tient-on à en tirer, comme de la viande, le maximum de profit.

Sans parler - assez faussement d'ailleurs - d'élevage sentimental ni de capital sans revenu à propos des zébus, il faut admettre que leur importance économique pourrait être très sérieusement accrue car les 7 millions et demi de bovins déclarés en 1960, soit 1,4 par habitant, n'assurent qu'une consommation moyenne de 12,5 kg de viande par habitant et par an et une consommation de 1 kit si désirais que Madagascar a dû importer l'équivalent de 12 millions de litres cette même année. Le taux d'abattage, qui dans un pays d'élevage comme l'Australie est de 22 % et atteint encore 18 % en France où l'on compte 19 millions de bœufs pour 46 millions d'habitants, n'est à Madagascar que de 8 %.

Il serait impensable de proposer, comme nous l'avons entendu soutenir, la destruction massive du cheptel bovin. Les incendies périodiques des régions pâtriables ne provoquent pas des pertes telles que les profits de l'élevage malgache, aussi meignres soient-ils selon les critères européens, ne puissent les compenser. Tant que la fraction cultivée du territoire sera inférieure à 3 %, les bœufs peuvent vivre en paix. Pourtant, parallèlement à l'amélioration des techniques d'élevage, des variétés locales et des soins vétérinaires, il faudrait envisager une inversion progressive du rapport numérique entre les bœufs et les hommes. Un changement d'optique d'une large fraction des ruraux serait nécessaire pour cela.

Le bœuf fut introduit assez tard à Madagascar où il a magnifiquement prospéré, n'en étant intégré que depuis quelques siècles par la civilisation malgache qui était tout d'abord une civilisation ~~européenne et de commerce~~ du végétal. Elle lui a néanmoins accordé rapidement une place essentielle et un rôle prédominant.

Dans l'évolution qui se poursuit, il seraît normal que, sans céder à la tentation universelle de donner la primauté à la machine, cette civilisation si originale ne laisse aux bovins qu'une place qui soit seulement en rapport avec leur importance économique réelle.

Bibliographie complète sur le locutif à l'ouest de la Loire.

- DEJARY (R.).**— Le mort et les coutumes funéraires à Madagascar.
Mémoires de l'Institut des hautes études de l'Afrique noire, tome 10, fasc. 1.
Malonneuve et Lerose, Paris, 1962, 304 p., 42 pl. (passim).

DESCAMPS (R.).— Histoire de Madagascar.
Dargier-Leroult, Paris, 1960, 348 p. (n° 130 et 283-284).

DUMONT (R.).— Évolution des campagnes malgaches.
Imprimerie Officielle, Tananarive, 1959, 225 p. (essentiel).

- HERBERT (J.-C.) - Quelques notes sur les marques d'oreilles de bœufs
Naturaliste Malgache, 1960, p. 167-179.
- MOLLET (L.) - Le bœuf dans l'Antsirana.
Mémoires de l'Institut de Recherche Scientifique de Madagascar, Tananarive, C, II,
1953, 218 p. (Indique la bibliographie antérieure)
- MOLLET (L.) - Le bœuf Royal.
Imprimerie Luthérienne, Tananarive, 1956, 240 p. (passim et spécialement p.150
-154).
- OTTINO (P.) - Les économies rurales malgaches du Bas-Mananjary.
Berger-Levrault, Paris, 1965, 376 p. (p.112-126, 306-308, 335 et 355-359)
- ROBOUDATIN (Ch.) - Madagascar et les bases dispersées de l'Union Française.
Presses Universitaires de France, Paris, 1958, 586 p. (p. 264-265).
- RUDD (J.) - Tiboo.
Oalo, University Press, 1960, 326 p. (p.76-82).
- SAUVET (A.) - La République de Madagascar: Population, économie et perspectives de développement.
Population, Paris, Institut National d'Etudes Démographiques 1962, n°3, p.443-450
(spécialement p.452)